

Christianus dictus 'Stabulensis', *Expositio super librum Generationis*, édition R.B.C. HUYGENS, Turnhout, Brepols, 2008 (*Corpus Christianorum Continuatio Medievalis*, 224), 609 p.

L'édition critique du commentaire de Christian (Chrétien) de Stavelot sur l'évangile de *Matthieu*, par les soins de R.B.C. Huygens, montre la nécessité de poursuivre l'effort éditorial actuel portant sur l'exégèse médiévale. Par les sources mobilisées, profanes et patristiques, mais aussi par la liberté de l'auteur à l'égard de celles-ci, cette *expositio* reflète la place éminente de la *sacra pagina* dans la formation intellectuelle des lettrés carolingiens et dans la hiérarchie médiévale des savoirs. Certes, ce commentaire était déjà bien connu, mais de manière partielle. Au tome 106 de la *Patrologie Latine*, col. 1261C-1504C, l'abbé Migne a en effet reproduit un texte corrompu par de très nombreuses omissions de termes, celui de l'édition *princeps* dû à Jakob Wimpfeling de Sélestat et publié à Strasbourg en 1514 à partir d'un manuscrit aujourd'hui disparu. Une nouvelle édition, reprise sur des bases critiques, s'avérait donc indispensable, d'autant que Christian de Stavelot est ordinairement considéré comme l'un des auteurs les plus personnels de la période. L'introduction placée en tête de l'édition a d'abord été publiée sous forme d'article (*Sacris Erudiri*, 44, 2005, p. 247-273). R.B.C. Huygens y insère l'édition de la lettre-préface (p. 265-268) et celle, elle-même reprise sur nouveaux frais, des soixante-dix-sept rubriques de la capitulation (p. 269-272).

La personnalité de l'exégète n'est pas mieux connue pour autant. Sans doute marqué par la tradition et les méthodes intellectuelles insulaires implantées sur le continent, comme semblent notamment l'indiquer les préoccupations constantes de l'auteur pour la grammaire, Christian a enseigné l'Écriture sainte au monastère de Stavelot-Malmedy, dont il n'était cependant pas membre. C'est d'ailleurs pour les moines de cet établissement qu'il a rédigé son commentaire sur *Matthieu*. La datation communément proposée pour ce texte, à savoir 864-865 environ, est confortée par les derniers éléments du dossier : jusqu'à plus ample informé, nous la tenons pour acquise. Sinon, l'obscurité règne encore sur les origines et la formation de Christian. Les allusions à l'Aquitaine, à la Bourgogne et à l'Italie du Nord qui affleurent dans le commentaire pourraient désigner la Gaule méridionale comme région d'origine de l'exégète, ce qui n'empêche pas ce dernier de commenter *Matthieu* dans le texte irlandais DELQR de la Vulgate (p. 31-32). À défaut de pouvoir toujours distinguer clairement confidences biographiques et matériaux épars extraits d'une culture commune, il convient de rester prudent sur ce point. Tout au plus R.B.C. Huygens émet-il l'hypothèse selon laquelle Christian aurait pu avoir été moine à Corvey (p. 8-10). Ce commentaire de *Matthieu* fut peut-être le seul ouvrage de Christian, car, pour ne pas nous y attarder, R.B.C. Huygens ruine après d'autres spécialistes la paternité de l'exégète sur l'*Expositio brevis in Lucam evangelistam* et sur l'*Expositiuncula in Ioannem evangelistam* transmise par certains témoins du commentaire évangélique (p. 44).

Les caractères de l'exégèse produite en disent probablement plus long sur le milieu intellectuel auquel appartenait Christian de Stavelot. Il est d'ailleurs regrettable que l'éditeur s'en soit tenu aux grandes lignes à ce sujet, renvoyant à quelques études antérieures dont il eût été souhaitable de mieux résumer les apports, notamment en ce qui concerne les positions théologiques, mais R.B.C. Huygens ne fait que respecter ici les normes de la collection et on ne saurait évidemment le lui reprocher. Christian commente l'Écri-

ture à l'aide de sources variées et d'auteurs rarement désignés nommément (p. 34) ; ses citations sont parfois littérales, mais le plus souvent confiées *ad sensum*, et il donne libre cours aux développements de son cru dans une langue marquée par de nombreux symptômes d'oralité qui trahissent la vraie nature de ce texte : il s'agit en effet de la mise en forme de cours sur l'évangile de Matthieu. L'auteur n'était pas le premier, au IX^e siècle, à commenter ce livre du Nouveau Testament. Christian de Stavelot utilise surtout le commentaire de saint Jérôme, mais également celui d'un *modernus*, Hraban Maur, sur le même texte (p. 33), et de Bède sur Marc et Luc. R.B.C. Huygens signale un autre commentaire contemporain, celui de Paschase Radbert, pour préciser que Christian ne s'en est pas servi (p. 38, n. 58) ; il ne souffle mot, en revanche, de la *Catena super sanctum Matthaem* de Claude de Turin, ouvrage rédigé vers 815, assez largement diffusé au IX^e siècle et toujours inédit. Sans doute évidente pour l'éditeur, l'affirmation selon laquelle Christian ne s'inspire pas non plus de Claude de Turin doit être formulée ici, après vérification. Les *quidam doctores* auxquels l'exégète fait souvent référence résistent par ailleurs à toute tentative d'identification. Nous prendrons ici la liberté d'ajouter au propos de Huygens que l'intérêt prononcé de Christian pour l'histoire – parfois, d'ailleurs, par l'intermédiaire des traditions apocryphes –, la grammaire, la poésie, mais aussi les références à la législation séculière, à la vie des saints et à la règle bénédictine rapprochent son œuvre de celle d'un autre exégète carolingien, Haymon d'Auxerre. C'est la méthode d'exposition, faisant la part belle au sens littéral ou historique, qui apparente le mieux les deux auteurs. Une étude comparative approfondie serait à notre avis fort utile, au-delà des précisions apportées par les titres mentionnés dans les notes de bas de page de l'introduction. Aux qualités de concision et de clarté, l'exégète n'ajoute pourtant pas toujours celle de l'ingéniosité. Certaines explications sont parfois rapides et convenues. Il ne fait pas non plus mystère de son antijudaïsme, à notre avis traditionnel, et d'une misogynie ecclésiastique aussi banale qu'indiscreète. Selon R.B.C. Huygens, la connaissance du grec, fait notable souvent relevé dans le profil culturel de Christian de Stavelot, est peut-être moins profonde qu'on n'a parfois voulu le croire ; ce résultat tend à confirmer ce que nous savons des compétences limitées du monde carolingien en la matière, comme l'a encore souligné Pascal Boulhol dans une synthèse récente (*La connaissance de la langue grecque dans la France médiévale, VI^e-XV^e s.*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2008 [*Textes et documents de la Méditerranée antique et médiévale*], p. 29-48, en particulier p. 42-43 et notes 70-72 au sujet de Christian de Stavelot). De manière peu originale, Christian emprunte nombre de ses étymologies grecques et hébraïques à Isidore et à saint Jérôme. Toutefois, à la différence de nombreux contemporains, auteurs d'une exégèse intemporelle, le propos de Christian présente un caractère individuel arrimé au contexte du monde carolingien. C'est assez rare pour être relevé. L'auteur explique ainsi au lecteur la raison pour laquelle l'intérêt prélevé par un changeur est moralement illicite (9, 167-173) ou bien encore qu'un *vicus* est une agglomération dépourvue de murailles (6, 24-26).

La tradition manuscrite du commentaire est constituée par neuf témoins, « tous [...] d'origine allemande » (p. 14) et copiés entre le IX^e et le XV^e siècle. En outre, cette diffusion géographiquement circonscrite a été assurée par le seul milieu bénédictin. L'original est perdu, de même que l'archétype de chaque famille de témoins. La discussion stématique prend aussi en compte un témoin, B, également d'origine allemande, et qui a transmis quelques extraits des chapitres 6, 9, 10, 17, 20 et 26 (p. 20). L'éditeur

précise dans l'apparat les leçons variantes des deux premières éditions du texte, celle de Jakob Wimpfeling de Sélestat, édition *princeps* publiée à Strasbourg en 1514 (E), reprise par Migne dans la *Patrologie Latine*, tome 106, « par l'intermédiaire de M. de la Bigne, *Magna Bibliotheca veterum Patrum*, vol. 16, Paris, 1654, p. 277-380 et *Maxima Bibliotheca veterum Patrum*, vol. 15, Lyon, 1677, p. 86-175 » (p. 11, n. 11), et celle de Menrad Molther, parue à Haguenau en 1530, et qui semble avoir été réalisée indépendamment de la première à partir de la collation d'un autre témoin (E²). Dans les deux cas, on ignore quels sont les manuscrits utilisés. Ceux-ci n'ont apparemment pas été conservés et s'insèrent dans des branches différentes du stemma, plutôt *b* pour E et *a* pour E². Pourtant, l'examen du matériel critique montre que la place de E « reste incertaine » (p. 25). L'édition *princeps* reproduit en effet un texte très contaminé, marqué par de nombreuses omissions de termes et des innovations dont il est parfois difficile de déterminer si elles sont dues au copiste médiéval ou à l'humaniste du XVI^e s. (p. 11-14 et 31). Le manuscrit de base, W (Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, Weissenburg 42), certes fautif, est le témoin le plus ancien (fin du IX^e s.), « unique rejeton d'une branche tout à fait indépendante », et il conserve « un grand nombre de leçons qui, de très bonne heure déjà, ont disparu ou ont été corrompues » (p. 27). Il se distingue en tout cas des deux autres familles désignées ainsi dans le stemma : *a* (= VMPE²) et *b* (= HNM²G), dont l'archétype commun se caractérisait par de nombreuses inversions et omissions de termes souvent commises par homéotéleute. Le groupe *a* paraît constituer un état textuel intermédiaire entre celui attesté par W, encore proche de l'archétype de l'ensemble de la tradition manuscrite – une tradition dont « le scribe commet force erreurs » (p. 27) –, et l'état plus tardif, *b*, qui intègre d'assez nombreuses conjectures, heureuses pour nombre d'entre elles. Entre les sous-groupes des familles *a* et *b*, la pléthore de contaminations contribue à l'ouverture de cette tradition manuscrite. La discussion menée par l'éditeur dans le cadre d'un travail critique rigoureux est convaincante ; elle confirme en tout cas l'observation initiale de ce dernier, à savoir que « les grandes lignes stemmatiques sont claires » (p. 24). Quelques défauts mineurs doivent pourtant être relevés. Ainsi la place du manuscrit de base de l'édition *princeps* (E), qui emprunte certaines leçons tantôt à l'une des deux familles, tantôt à l'autre, aurait-elle pu être plus précisément située dans le stemma. Le texte de l'édition *princeps* présente même des leçons authentiques que seul W a par ailleurs conservées, sans que l'on puisse toujours invoquer l'hypothèse d'une rencontre fortuite. En outre, l'éditeur a choisi de ne pas signaler dans l'apparat toutes les omissions de E. À peu de frais, il précise seulement que « si, un jour ou l'autre et contre toute attente, le manuscrit utilisé par Wimpfeling devait refaire surface, il reste assez de sigles pour l'identifier » (p. 31). Certes, c'est affaire de convenance, mais le lecteur désireux de comparer les deux éditions, celle de Wimpfeling (= Migne) et le présent travail d'édition critique, doit s'imposer la contrainte d'une double lecture dont l'apparat textuel, conformément à sa fonction, aurait pu l'exempter. La consultation du matériel critique serait d'autre part facilitée par le secours d'un *conspectus abbreviationum*. Encore un point secondaire : l'insertion dans l'apparat des leçons variantes de B, ce témoin qui n'a transmis que des extraits du commentaire, justifierait à notre avis que ce manuscrit soit désigné dans la liste des sigles placée en tête de l'édition. Passons, en revanche, sur l'absence de localisation de ce témoin dans le stemma, étant donné la relative brièveté des extraits ; Huygens le rattache cependant au groupe *a* (WVM) dans la présentation qu'il en donne dans l'introduction (p. 20). Huygens a par ailleurs édité quelques correc-

tions appliquées dans la famille b. Malgré l'intérêt qu'elles présentent, leur caractère incertain impose une certaine prudence. Évidemment, on ne doit jamais oublier que «le résultat d'une édition critique est une hypothèse de texte, basée sur le principe de probabilité» (Pascale BOURGAIN, *Conseils pour l'édition des textes médiévaux*, fasc. III: *Textes littéraires*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, École nationale des Chartes, 2002, p. 28). Ainsi, *ante porc* (16, 244) a été omis par trois manuscrits, parmi les plus anciens, et par E. Certes, l'expression provient d'une citation biblique facile à compléter. Dans quelle mesure, cependant, l'auteur du commentaire ne l'a-t-il pas omise lui-même ? Ou bien encore, lorsque R.B.C. Huygens prend l'initiative justifiée de remplacer un *quia* inopportun par *quomodo* (1, 353), c'est pour corriger une erreur sans doute imputable au copiste de l'archétype de l'ensemble de la tradition manuscrite et probablement commise à la suite d'une mauvaise lecture de quelque abréviation, mais Christian (Chrétien) de Stavelot peut aussi être responsable de cette faute. Cette dernière peut donc être originale, même si la qualité globalement bonne du latin de l'auteur permet de révoquer en doute cette hypothèse. À l'inverse, le fait de privilégier les leçons de W, le manuscrit de base, n'est pas non plus sans inconvénient. D'ailleurs, l'éditeur en est conscient et reconnaît à quel point certains choix peuvent être conjecturaux, retenant «un certain nombre de leçons, lesquelles, pour être possibles, ne sont tout de même pas authentiques» (p. 24).

L'apparat textuel est assez clair, mais présente à notre avis quelques imperfections. D'une part, le choix d'un double apparat pour «montrer combien telles leçons ont déplu aux scribes/lecteurs» (p. 26) ne s'imposait pas avec évidence. Cela rend plus difficile la consultation du matériel critique. Étant donné le nombre relativement restreint de ces leçons, pourquoi ne pas en avoir simplement donné la liste dans l'introduction ? D'autre part, et c'est parfois gênant, les unités critiques présentent à l'occasion des incohérences. Ainsi une leçon proposée par E, *fieret* (8, 353), est-elle signalée entre parenthèses – certes après le chiffre 353 – dans une unité critique portant sur le texte de la ligne 352, alors que pour la leçon *fiat*, réellement concernée à la ligne 353, il existe une variante dans le groupe γ et qu'il aurait été plus logique d'y insérer celle fournie par E, si, du moins, nous avons bien compris le rapport entre le texte et l'apparat. Ensuite, les unités critiques sont parfois avares d'informations, de sorte qu'un lecteur, évidemment latiniste, mais néophyte en matière d'édition critique, aura peut-être du mal à localiser dans le texte la leçon désignée : pour *uisi* (10, 28), on peut ainsi supposer que le terme est donné par H γ E à la place de *iussi*, mais il faut évidemment supposer au préalable que l'erreur provient d'une lecture erronée des jambages. Autre exemple : la leçon *huiusmodi* (10, 508) est donnée par BE, sans doute à la place de *eiusmodi*. Or, ce dernier terme apparaît deux fois à la ligne indiquée dans l'apparat, sans que soit précisé si la variante concerne la première ou la seconde occurrence. Par ailleurs, il faudrait choisir une méthode et s'y tenir pour séparer les deux éléments de l'unité critique : chap. 10, 413, la leçon rejetée, une addition de termes, vient après un point, alors qu'un peu plus haut, chap. 10, 394, une autre addition de termes avait été indiquée après un crochet droit. Chap. 28, 204, c'est encore un crochet droit qui sépare la leçon adoptée et celle qui a été rejetée, mais chap. 28, 209, c'est une simple virgule. Dans la liste des *capitula*, à la ligne 6, ce sont deux points qui séparent les deux éléments. L'usage aléatoire des majuscules dans les unités critiques est lui aussi regrettable. Il convient cependant de ne pas trop s'appesantir sur ces incohérences, d'importance somme toute mineure, qui n'affectent pas gravement

la correspondance entre le texte et l'apparat. On peut quand même regretter qu'aucun apparat distinct n'ait été réservé aux citations bibliques. D'une part, en effet, l'un des piliers de la méthode d'exposition médiévale consiste à expliquer l'Écriture par elle-même; d'autre part, Christian prélève personnellement de nombreuses citations dans l'Écriture; il ne les emprunte donc pas toujours à ses sources. Elles sont donc autant d'éléments d'une argumentation personnelle. Certaines ont été omises dans l'apparat, comme Rom. 13, 1 (17, 278-279), mais en la matière, il est bien difficile de prétendre à l'exhaustivité. Bref, l'impression d'ensemble est celle d'un considérable et remarquable travail d'édition critique qu'une ultime révision méticuleuse aurait assurément permis de parfaire sur le plan formel. Le choix de reproduire l'orthographe de W est quant à lui parfaitement justifié, puisque l'éditeur accorde avec raison sa préférence au texte transmis par ce témoin, même si cela «ne sert qu'à donner au texte son apparence la plus ancienne, laquelle correspond si bien au caractère mêlé de [la] grammaire et de [la] syntaxe [de celui-ci]» (p. 40). Toutefois, la fidélité à l'orthographe du manuscrit de base a ses limites: l'éditeur respecte les emplois erratiques de la diphtongue, choisissant en outre de rétablir *-ae* à la place du *e* cédillé (p. 41, n. 66), mais il élimine aussi les cédilles inopportunes. Dans W, on trouve ainsi *contrarietatem* (f. 11r.9), édité sans cédille (1, 357). Les corrections de seconde main effectuées dans W ne paraissent pas avoir été systématiquement relevées: il en va ainsi pour deux occurrences de *Nabugodonosor* (f. 13r.8-9), affectées l'une et l'autre de la correction supralinéaire (*Nabu*)*cho*(*donosor*). L'absence d'indication de la foliotation du manuscrit de base dans la marge de l'édition critique ne facilite d'ailleurs pas ces vérifications, alors que la correspondance du texte avec les colonnes de la *Patrologie Latine* est quant à elle bien présente, et à bon droit. Hormis cette question d'orthographe, la fiabilité des collations est démontrée par quelques vérifications réalisées dans W et dans l'édition de la *PL*.

La connaissance du grec et les nombreuses considérations grammaticales qui caractérisent Christian de Stavelot n'ont pas pour résultat une œuvre dépourvue d'imperfections du point de vue de la latinité. Au-delà de la volonté de l'auteur d'«écrire un latin simple» (préface, p. 25-31), l'éditeur porte un jugement nuancé, voire sévère à l'occasion, mais à juste titre, sur la qualité rédactionnelle, jugeant en particulier Christian «piètre styliste» (p. 34). La liste des *Rariora et notabilia* fournie par R.B.C. Huygens illustre tout d'abord les particularités orthographiques, morphologiques et syntaxiques du commentaire (p. 539-553). Sans surprise, le texte est marqué par des consonantismes comme le bétacisme, des vocalismes tel le iotacisme (*rupis* pour *rupes*, 21, 345) ou des confusions *-u/-o* (*suricibus/soricibus*, 28, 320-321) dont beaucoup sont sans doute imputables au copiste de l'archétype; l'ensemble n'a apparemment pas fait l'objet d'une révision très rigoureuse *ab initio*. Ceci n'empêche pas Christian d'avertir le lecteur de l'incorrection du iotacisme (6, 34-36), pour ne donner qu'un exemple de la distance à déplorer entre les nombreuses protestations d'exigence de l'auteur en matière de correction latine et le texte transmis. Notons aussi, entre autres exemples, des confusions de genre, tel *indumentum* employé au masculin au lieu du neutre (24, 51), la confusion entre *toti* et *omnes* (1, 716), *habet* employé dans le sens impersonnel de *il y a* (11, 341-143), *opus habere ad* au lieu de *opus mihi est* (9, 192), la forme *indigere* + acc. (25, 169), l'emploi de *quia* dans une infinitive (16, 65-67), *uti* + acc. (14, 271-272), ou encore l'emploi du passif pour l'actif (*converti* pour *-ere*, 5, 362), quand ce n'est pas l'inverse (*frequentare* pour *-ari*, 14, 122). On trouve aussi, mais rarement, des fautes d'accord: *omnis mundus qui tunc erant*

(10, 422-423). Un vocabulaire déjà médiéval est par ailleurs bien attesté dans l'œuvre : *homo* au sens de « serf » (5, 299-300) ou encore *hostis* pour désigner l'ost (24, 157). Le *Thesaurus Christiani Stabulensis* édité par Paul Tombeur en 2006 (*Corpus Christianorum, Thesaurus Patrum Latinorum, series A - B, Formae et Lemmata*) signale en outre une vingtaine de termes rares, typiquement médiévaux, en particulier *ematrosa*, forgé sur le grec et désignant la femme atteinte de pertes de sang (9, 310), *triarcha* (*triarchas*, 27, 113) ou encore *heresia* pour *haeresis* (5, 157). Mentionnons également des transferts d'un genre à l'autre pour certains termes : *agricolus* pour *-a* (*agricoli*, 21, 511), *mercimonia* pour *-um* (11, 226-227), *titula* au singulier (5, 196), ou *nostri* (pour *-ae*) *Alpes* (17, 22). Notons encore l'adverbe *arbitre* (2, 298-299), de nombreuses formes d'accrétion comme *addextris* (2, 298-299), qui a donné *addextrare* en latin médiéval, ou *alonge* (21, 252), l'adjectif *binomius* (1, 323) dont les usages se multiplient à l'époque carolingienne, mais aussi des termes nouveaux comme *cantilenalis* (pour *cantilenaris*, 1, 131), *contemptatio* (*contemptationem*, 12, 180), *dirodinum* pour *diarhodinum* (6, 283), *evindicare* (21, 267), *intertingo* (*intertincti*, 26, 65-66), *lambitio* (*lambitione*, 1, 765), *malelocutio* (*malelocutiones*, 15, 143), *sigillatio* (*sigillatione*, 27, 655), *reunio* (*reuniri*, 10, 431), *sputio* (*sputione*, 27, 273) et *turbulens* (*turbulentibus*, 21, 354). La plupart de ces termes ont déjà été signalés par Blaise, Niermeyer et P. Stotz. L'ensemble des considérations précédentes et cette moisson de termes traduisent à coup sûr l'intérêt que présente l'édition de ce commentaire exégétique médiéval reprise sur nouveaux frais, de manière critique et avec soin, pour l'histoire de la pensée et les progrès de la philologie.

Pierre BOUCAUD

Carmela VIRCILLO FRANKLIN, *Material Restoration. A fragment from eleventh-century Echternach in a nineteenth-century Parisian codex*, Tunhout, Brepols, 2009 (*Cursor mundi*), 198 p.

Ce livre ne parle pas de restauration matérielle, mais bien de reconstitution virtuelle, malgré son titre ambigu, qui semble confondre un recueil factice rassemblé au XIX^e siècle avec un codex du XIX^e siècle, ce qui est pour le moins une formulation biaisée. Mais, bien qu'il commence par la fin, c'est à dire par l'identification par Pierre Gasnault d'une charte d'Echternach de la fin du X^e siècle dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de France, lat. 9488, et par les interprétations subséquentes des critiques, la méthode de recherche est intéressante, et, présentée comme une enquête presque policière, elle ne manque pas d'intérêt.

Il s'agit d'un bifeuillet (f. 77-78), qui a visiblement servi de garde dans une reliure antérieure, mais très peu de temps après sa confection. Il contient une donation datable de 996-997, et deux poèmes accompagnés d'une notation musicale. B. Bischoff a identifié le premier, *Salve abbas mitissime*, comme un *caritas-Lied*, le second, reproduit de façon incomplète, a été d'abord mal identifié. C'est l'histoire de ce bifeuillet que s'attache à reconstituer le livre tout entier.

Connue par les descriptions des mauristes Martène et Durand, la bibliothèque du monastère d'Echternach en Luxembourg était fort riche au début du XVIII^e siècle. La